

LES JARDINS DE LUMIERE OU LA DENONCIATION DU FANATISME RELIGIEUX

Monica Diana ROPCIUC

PhD Candidate, *Ștefan cel Mare* University of Suceava

Abstract:

Keywords:

Ce roman d'Amin Maalouf paru en 1991 raconte l'histoire de Mani, un prophète, médecin et artiste de Mésopotamie, fondateur du manichéisme, une croyance dualiste qui interpose l'esprit religieux et les éléments profanes, né au III^e siècle et qui a existé jusqu'au XIII^e siècle. L'auteur construit un scénario sur son enfance, sa famille, sa rentrée dans le culte des Vêtements- Blancs à cause de l'influence de son père, Pattig. Ce qui est le plus important dans cette œuvre, c'est l'influence masculine sur la société orientale, comme elle est présentée au III^e siècle jusqu'à nos jours.

Mariam et Pattig, les parents de ce futur prophète mésopotamien ont un mariage d'amour, ils sont jeunes et facilement influençables, surtout l'homme qui était un chercheur de la vérité spirituelle. Il part dans un voyage au fil du Tigre et a la chance (ou la malchance) d'entrer en contact avec un de ces Vêtements- Blancs qui utilisaient les endroits publics pour prêcher les idées et croyances du culte. Le Jeune Pattig est captivé par le personnage et décide immédiatement de laisser de côté sa femme enceinte pour se baptiser dans la religion de Sittaï, le Palmyrénien. Une fois rentré chez lui il communique sa décision à sa femme qui vient de lui donner un fils par l'intermédiaire des serviteurs et malgré toutes les larmes de Mariam, il refuse de continuer à partager avec elle le lit conjugal. Ce qui est encore pire, l'enfant qui vient de naître est un garçon, chose qui apporte encore de la douleur à la femme abandonnée :

- Dis- moi, Utakim, ta maîtresse a-t-elle accouché ?
(...)
- Il s'appelle Mani, comme tu l'avais décidé.
- Dis à ta maîtresse que je viendrai prendre mon fils dès qu'il sera sevré. ¹

Décision extrêmement douloureuse prise sans responsabilité par un jeune homme faible qui change le spectre de l'action de ce roman, tout comme la vie de cet enfant qui est poussé par une conception philosophique et religieuse dans un monde où la religion tient lieu de loi. Toutefois une année plus tard quand il vient revendiquer son fils, il cède aux larmes de son ancienne épouse et il rentre dans le jardin aux palmiers les mains vides, histoire qui provoque la rage de Sittaï qui le convoque tout de suite afin de lui dicter ce qu'il doit faire dans cette situation. Chose bien établie le jour après, Pattig

¹Amin, Maalouf, *Les Jardins de Lumière*, Éditions Lattès, 1991. p. 32.

escorté par une douzaine de frères prend la route de retour vers la maison de Mariam bien décidé de ne perdre plus le temps avec les plaintes et les trucs des femmes :

Sans doute Mani s'est-il débattu, le jour où tous ces Vêtements- Blancs vinrent l'enlever. Sans doute a-t-il même hurlé, lorsqu'ils le plongèrent par trois fois dans l'eau du canal, qu'ils arrachèrent ses habits. Mais, en dépit de son jeune âge, il lui fallut se conformer à leur loi, porter la tunique blanche, manger leur nourriture, balbutier leurs gestes, imiter leurs prières. Très vite, l'enfant ne sut plus qui il était, ni par quel miracle il avait atterri au milieu de ces étrangers.

Sa mère, il ne devait plus la revoir. Pendant des années il n'allait même plus entendre parler d'elle. Et son père, peut-on dire qu'il vécut avec lui ? Ils se côtoyaient, comme se côtoyaient tous les « frères » de la palmeraie, mais Mani n'était le fils de personne, il n'était que le fils de la communauté.²

Ce passage est illustratif pour l'enfance de Mani et pour toute sa vie. Au fil des années il arrive même à surmonter la position de Sittaï, le plus important membre de cette communauté, jusqu'au point où il gagne ses propres fidèles qui viennent chez lui en pèlerinage, mais la question qui nous ronge est : que serait-il devenu s'il avait été auprès de sa mère ? Le plus important pour nous c'est de mettre en évidence le fait que son enfance et sa jeunesse étaient vides sans une figure maternelle et avec un parent absent, mais dominateur, image qui, malheureusement est encore présente aujourd'hui dans plusieurs familles de tous les coins de l'Orient.

Prenons par exemple la Bible et le Coran, deux textes sacrés bien connus dans la société contemporaine sous le signe de la globalisation ; la femme doit respecter et être loyale à son époux tout comme celui-ci, à son tour, doit la protéger et l'aider. Ce qui sème le doute et la confusion, c'est la manière d'interprétation du texte sacré. Si dans les pays orientaux marqués par l'empreinte occidentale la femme musulmane a plusieurs droits, dans les pays plus conservateurs, les choses ne sont pas pareilles. Dans un article qui traite justement la position de la femme dans le Coran et les rapports entre les genres, un certain extrait fait référence aux interprétations qui parfois répondent aux besoins d'une société patriarcale et misogyne:

OmeroMarongiu- Perria, sociologue spécialiste de l'Islam en France, rappelle ainsi que le Coran recourt souvent au mot arabe « zawj » qui signifie aussi bien homme que femme, époux qu'épouse. « L'usage de ce terme a amené certains théologiens musulmans à dire que la personne humaine est indéterminée à la base, mais comme revêtue d'une enveloppe corporelle genrée. » (...) Selon le Coran, l'homme et la femme naissent en effet « d'une âme unique ».³

Alors, si l'homme et la femme sont égaux devant le Dieu des chrétiens ou d'Allah, pourquoi est-ce que la femme doit toujours être obéissante et soumise ? Entre autres, de nos jours, il y a des choses quotidiennes que la femme musulmane ne peut pas faire sans l'avis ou sans la compagnie d'un homme, même dans les plus émancipés pays musulmans : l'Arabie Saoudite n'a donné le droit aux femmes de posséder un permis de

²Ibid Maalouf, *Les Jardins de Lumière*, p. 41.

³Mahrukh Arif, Mélinée Le Priol, *Que dit le Coran de la femme?* La Croix, 08/03/2017. <https://www.la-croix.com/Religion/Islam/Que-Coran-femme-2017-03-08-1200830336> Consulté le 01/06/2022.

conduire qu'en 2017 sous le titre d'intégration progressive de la femme dans la vie sociale.

Des pratiques comme la lapidation existent encore dans divers coins de l'Orient et jusqu'aux plus hauts niveaux. Une autre exemple : les mariages forcés et il y a beaucoup d'écrivains qui ont traité ce sujet dans leurs œuvres : Elif Shafak ou Parinouch Saniee sont seulement deux noms que nous invoquons en pensant à ce sujet. Même dans des pays occidentalisés comme c'est le cas de la Turquie, (pays d'origine de Shafak), les femmes n'ont pas le pouvoir et les privilèges d'un homme. Ne parlons plus des passages de textes de la deuxième écrivaine, qui se concentre sur l'Iran d'après la guerre civile de 1979 et les traditions imposées d'une manière draconienne par le chef de la famille : le père. Massoumeh, la protagoniste du roman *La Voile de Téhéran* paru en 2013 et qui a apporté à Saniee un succès foudroyant, incarne en grades lignes la femme iranienne : jeune fille qui tombe amoureuse en route pour l'école, forcée par un père et des frères autoritaires à un mariage misérable avec un homme qui ne partageait pas avec elle les mêmes idéaux ; ensuite mère qui reste sans aucun soutien et qui doit se battre afin de pouvoir élever ses enfants.

On peut se demander pourquoi cette intrusion ou mieux dit, ce parallèle entre l'œuvre de Maalouf et celle de ces deux femmes ? Une conclusion toute simple s'impose : la position de la femme arabe, musulmane ou pas, et la perception du monde en général envers elle n'a pas changé depuis l'aube de la civilisation jusqu'à nos jours. Il peut paraître un peu exagéré de faire cette affirmation au début de XXI^e siècle, mais les médias, la littérature et la sociologie ne mentent pas : la femme orientale ne peut pas échapper à sa millénaire étiquette ; elle est fille à marier avant qu'elle ruine la réputation de la famille, femme soumise, puis grand-mère résignée. Les études anthropologiques ne mentent pas : dans une société où l'accès à l'information et à l'éducation est limité, les traditions et le conservatisme prennent leur place, et il y a toute une mosaïque de croyances, superstitions sans aucun fondement ou sous le signe du fanatisme religieux. C'est une chose bien connue qu'un pays dirigé par une main de fer par la religion est voué à l'extrémisme.

De toute façon, l'Orient est plein de plusieurs superstitions même si la religion qui prime dans ce coin du monde est fondamentalement, phénomène qui peut constituer un riche champ d'étude. Ce qui est encore plus choquant c'est que certaines de ces croyances sont diamétralement opposées et si on ajoute dans tout cet amalgame le fanatisme religieux c'est comme avoir découvert ou réinventé la recette d'un cocktail explosif. Notre auteur est vraiment fasciné par cette cohabitation des éléments antagonistes tout comme de l'histoire qui réside dedans. La cohabitation des juifs, des musulmans et des chrétiens dans l'espace minuscule du Liban est bien connue et Maalouf ne cesse de s'émerveiller du fait qu'aucune guerre plus sanglante n'ait explosé au fil du temps. La superstition est par définition une chose qui naît de la tentative d'expliquer l'inconnu ou l'inexplicable, une chose qui n'appartient pas au champ de la religion ; pire encore, qui a un fondement païen, donc elle n'aura pas la place dans une maison des fidèles musulmans.

C'est de cette recette nocive qui naît la tradition, qui englobe dans sa sphère toutes les contraintes et les règles qui servent à la société musulmane patriarcale. La femme occidentale a dû beaucoup se battre pour gagner sa place au sein de la vie publique, imaginons- nous la lutte que doit mener la femme orientale musulmane pour échapper aux liaisons toxiques de cet environnement. Même si le Coran parle beaucoup de la femme et la considère l'égale de l'homme, même si Aïcha et Fatima sont des symboles féminins notables pour les musulmans, leurs femmes restent en grande partie encore captives sous le joug des contraintes utilisées au nom de la foi et de la tradition. Si la femme ou sa position n'ont pas la principale place dans l'œuvre de Maalouf, cela ne signifie pas qu'il n'exprime pas sa vision ou son opinion envers elle. Il la présente donc comme fille, mère, épouse ou amante, toutes les positions qu'une femme devrait, si elle le veut. Mais à la fin de cette exposition il ne faut pas oublier que Maalouf ne se veut pas l'auteur- juge, qui prêche sa vision à haute voix, non, il est l'auteur chroniqueur qui laisse entre les pages d'un roman toutes ses opinions mais il faut creuser un peu son texte afin d'en attraper les petits insertions de subjectivité.

Bibliographie :

Mahrukh Arif, Mélinée Le Priol, *Que dit le Coran de la femme?* La Croix, 08/03/2017.

<https://www.la-croix.com/Religion/Islam/Que-Coran-femme-2017-03-08-1200830336>

Maalouf, Amin, *Les Jardins de Lumière*, Paris Éditions Lattès, 1991.

Saniee, Parinoush, *Le voile de Téhéran*, Paris, Robert Laffont, 2015.